

LES PANTOUFLES A TATA MUMU, OU QUAND LE KITSCH DIT LA VERITE

Un matin que je passai prendre Circé, la petite chienne que je promène parfois, dans la villa de colocation d'où sa « maman » était absente, était sur place la belle Muriel, une autre colocataire. Vingt-sept ans, faisant une thèse de littérature comparée sur la musique, la poésie russe, Nietzsche et l'art dramatique allemand, à moins que ce ne soit sur la poésie allemande et Nietzsche en russe mis en musique et en art dramatique ; élancée, cultivée, intelligente, musicienne et polyglotte ; un rien intimidante par timidité ; exigeante et raffinée ; coiffée très court et grands yeux verts ; immatérielle par excès d'intelligence ; inaccessible par excès de culture : la belle Muriel.

Or ce matin-là, la belle Muriel était en pantoufles de laine tricotée à pompons, chinées crevette-vanille, à bordure en faux mouton et semelles en faux daim. Ce fut comme si la muraille de Chine séparant la belle Muriel des populations triviales s'était effondrée. Elle était donc humaine, la belle Muriel, puisqu'elle appréciait le confort et cédait à cet impératif universel qui veut que les pantoufles les plus confortables soient toujours les plus moches. « C'est un cadeau » me dit-elle en guise d'une explication que je ne lui demandai pas. La clef de cette soudaine magie m'apparut en me foudroyant de son évidence. Elle portait un nom : « le kitsch ».

« Qui pratique le kitsch pratique une percée vers son humanité », me suis-je dit en mon for intérieur. Aussitôt, la belle Muriel devint « tata Mumu », puisque, si j'étais la marraine de Circé-la-petite-chienne, elle en était la tante, et la vérité de son tempérament affectif, simple et maternel compléta celle de sa personnalité intellectuelle et énigmatique.

Après cette apparition, je partis en promenade dans la colline de Biot avec l'adorable Circé, qui par sa compagnie affectueuse et folâtre m'aida à réfléchir sur cette miraculeuse Epiphanie, et emporta ma décision d'écrire ces quelques lignes.

Que voulait diantre donc dire le kitsch ? Je me mis mentalement en chasse de définitions. Dictionnaire : mauvais goût. Origine ? Allemagne. Signification réelle ? Goût de chiotte. Exemples ? Multiples. Essais sur le sujet ? Non pléthoriques.

J'avais par conséquent les coudées franches pour produire quelques réflexions modestes à propos d'objets générant peu d'estime chez mes amies brillantes et cultivées, mais chez moi grand intérêt depuis toujours. Et pourquoi cela ? Me demandai-je. Qu'est-ce qui me séduit à ce point dans le goût de chiotte ? Une révolte contre ma mère qui n'aime que le classicisme minimaliste ? Pourquoi pas. Mais libre à moi d'être minimaliste ou pas. Un esprit de

contradiction dans un environnement qui pratique le bon goût avec acharnement ? Je n'ai pas du tout l'esprit de contradiction. Peu m'importe ce qui se fait ou ne se fait pas, ce que font ou ne font pas les autres. Sachant que « des goûts et des couleurs on ne discute pas », je cessai de débattre avec moi-même sur l'origine de mon indulgence pour le phénomène « goût de chiotte » et, rassérénée à l'idée que le domaine était, sinon vierge, du moins peu encombré, je dressai une liste non exhaustive d'emblèmes kitschéens. Du moins, à l'exception du dernier que je ne pratique pas, j'élus cinq éléments représentatifs par moi côtoyés, examinés, possédés et parfois offerts avec humour complice. Voici donc ces cinq parangons du désormais légendaire « goût de chiotte » : le nain de jardin ; la boule à neige ; le coucou suisse ; la presse people ; le selfie. Et bien sûr, les incontournables pantoufles à pompons de la désormais célèbre Tata-Mumu, avec en sus cette constatation : prenez la plus belle fille du monde, la plus raffinée, la plus sophistiquée et chaussez-la de kitsch : vous en faites l'amie idéale.

LE NAIN DE JARDIN

Le nain de jardin, tout d'abord, présente un premier plaisir intellectuel : l'usage concis du substantif approprié, en lieu et place de la périphrase politiquement correcte qui, en ces temps où plus aucun chat ne peut être nommé comme tel, acheter un palmier-nain en jardinerie se dit : « effectuer l'acquisition monnayée d'un arbrisseau à feuilles dentelées dont la programmation génétique et l'amoindrissement de son espace de vie ont entraîné une atrophie branchue et racinaire ». Non, foin de développement fou ici. Dans le jardin le nain porte son nom et Blanche-Neige en a sept, un pour chaque jour de la semaine.

Ce qui frappe ensuite chez le nain de jardin ? Sa petite taille. « Tout ce qui est petit est joli », disait ma grand-mère. La petite taille renvoie à l'enfant, donc à l'innocence de l'enfance, à la pureté de l'enfance, à la fraîcheur de l'enfance, bref, à l'enchantement de l'enfance. Je régresse, par conséquent je rajeunis, ce qui est toujours bon à prendre, vu le prix exorbitant des crèmes de beauté. Le chapeau du nain est en forme de pénis ? Ce n'est pas grave. La petite taille du porteur de bonnet frappe d'innocuité cette représentation du sexe masculin. Blanche-Neige avec sept géants n'aurait eu nul besoin du prince pour renaître à la vie, le seul souffle d'un seul lui eût fait voler son serre-tête au-delà des mâchicoulis. Rien de tout cela, avec les nains. Ils sont petits, ils ne peuvent donc lui faire aucun mal : de l'enfance en quelque sorte ils ont l'impuissance. Elle peut faire leur lit sans en perdre sa vertu et donc en concevoir de bâtard. Et puisque ni virginité ni hérédité ne sont en péril avec le nain, je peux en mettre dans mon jardin, sur mon balcon, le décliner en plastique ou en terre cuite, le dessiner dans des contes pour enfants ou en orner le manteau de ma cheminée, je reste dans la magie de l'enfance, je n'ai pas de pensées malsaines, j'affiche mon goût du jeu et des choses simples, et j'expose sans en être consciente mon appartenance à une classe sociale populaire. Je ne sais même pas que j'ai un goût de chiotte, je ne sais pas ce qu'est le goût, d'ailleurs, et qui plus est je m'en moque. Avec mon nain parmi les tulipes je me fais plaisir, je joue et je m'occupe, parce que c'est une astreinte tous ces nains à astiquer, ces moulins à faire tourner et ces tulipes à arroser... Et dans ma banlieue mes voisins me complimentent, « c'est du boulot un

aussi joli jardin ». La vue de mon joli jardin les réjouit, leurs compliments me réjouissent, nous nous réjouissons ensemble, c'est l'essentiel. De toute façon, avec ou sans nain nous mourrons tous, le tout est de souffrir le moins possible, et que ça ne nous coûte pas trop cher, parce que tout augmente, même le nain, et qu'on « en n'a pas les moyens ».

Bon, d'accord, il appartient à l'enfance parce qu'il est petit. Mais tout de même, il est vieux ! Sa barbe est blanche, son nez forci, sa taille épaissie et ses oreilles grandies : un vrai vieux. Pire, un vieillard ! Mais justement, c'est papi ! Mon papi chéri miraculeusement rétréci à ma taille de huit ans et demie, le papi qui m'emmenait au cirque et au café boire des grenadines. Le voilà qui m'est rendu, à la taille d'un compagnon de jeu mais le visage rayonnant de toute la sagesse du monde... L'enfant vieillard, la candeur et la science, la primeur et l'expérience, le pendant de ce que les cultes chrétiens et bouddhistes nous présentent en icônes : le petit de l'Homme ayant déjà vécu dix vies, et donc capable de nous éclairer sur la nôtre. Le nain de jardin m'infantilise et me rassure, car il est à la fois innocent et ancien, il est dans l'accompagnement et dans la protection, comme un gros chien. Ce sont les sept de Blanche-Neige, dont elle prend soin à la manière d'une maman, et qui en même temps, par leur nombre, leurs pioches de mineurs et leur âge, agissent envers elle comme des gardes du corps. C'est l'ami idéal, l'être surnaturel qui marie deux opposés et donc n'existe pas, mais ce lutin, cet extraterrestre, ce génie qui détient la clé des songes et celle du pays où les enfants ne grandissent jamais, il ne s'envole pas comme Peter Pan, non, il reste enfermé dans l'enclos de mon jardin. Je l'ai capturé, disposé comme je l'entendais, mis en scène au milieu des tulipes près d'une cascade et d'un moulin, j'ai fabriqué mon pays du Jamais-Jamais, mon Eldorado, mon Paradis au sens étymologique du terme – campagne fermée - ; mon rêve je le tiens, je le maîtrise et le regarde quand je veux. Il est à moi, c'est mon mien, je l'ai voulu, je l'ai eu, comme j'ai voulu et eu mon coquet pavillon que j'ai appelé Sam'Suffit. Je n'ai que des rêves réalisables, donc je les réalise.

Alors, cette réalisation de mon rêve, je veux que cela se sache, pour ma narcissique satisfaction. C'est pourquoi, chez moi, la barrière est à claire-voie : je veux que tout le monde voie mon nain de jardin. Je veux que tout le monde admire mon Rêve Réalisé, soit conscient que moi, quand je veux quelque chose, je l'obtiens. Je l'obtiens et je l'entretiens, car il est impeccable, mon nain : lustré, réparé, bichonné. Les tulipes sont arrosées, les moulins sont animés, la pelouse est tondu. C'est un spectacle que j'offre à mon voisinage : gratuit, cadeau, allez-y servez-vous, rincez-vous les yeux et rêvez. Rêvez sur ma vie, rêvez sur moi, enviezmoi, admirez-moi, tentez de me ressembler, copiez-moi, mon but ultime est de faire école. Je suis à la fois aristocrate et démocrate : j'ai une juste idée de ma valeur, mais je veux la partager avec l'Humanité souffrante, et si chacun avait son nain de jardin, à condition qu'il soit un peu moins beau que le mien, je serais contente. J'aime le spectacle, le divertissement. J'aime qu'on regarde mon spectacle et j'aime jouer dedans, jouer avec. Je ne suis pas gênée qu'on me surprenne arrosant mes tulipes ou faisant luire mon nain. Je salue volontiers en souriant, pas bégueule pour deux sous. Je donne même des adresses, des astuces pour que les moulins tournent et que les tulipes poussent. A Noël j'illumine mon décor qui clignote. A Pâques je cache les œufs. En été j'ouvre les parasols ou les parapluies, selon la montée des eaux. Je ne pars pas en vacances. Un nain c'est comme la tortue du jardin : lâchez-la des yeux

et elle disparaît.

Je ne songe pas une seconde que l'on pût se moquer de moi, me traiter avec mépris ou condescendance. Ce serait de la jalousie masquée : l'Humanité souffrante est ainsi faite. De toute manière je suis très gaie, un rien m'amuse et pas grand-chose ne m'atteint. Je suis comme Blanche-Neige. Tant que mon nain est là, mon Prince n'est pas loin, mais il peut prendre son temps. En attendant j'ai fort à faire, et je chante en travaillant.

Car il est lui aussi très gai, mon nain. Au contraire des statues de châteaux d'une terre cuite sinistre et d'une posture languide –elles versent mollement de l'eau, elles rêvassent, méditent ou soupirent-, mon nain se pare des franches couleurs d'une classe maternelle. Son jaune est vraiment du jaune, son bonnet rouge est vraiment rouge, son blanc et son vert sont saturés, jamais rabattus. On ne trouve chez lui aucune mixité inter-couleurs, pas d'entre-deux, pas d'à peu près, pas de doute anxigène ou de « tout est dans tout et inversement » des décadences névrotiques. Ah, comme il est rassurant, mon nain ! Il ne suggère pas, il affirme. Il annonce la couleur et il ne triche pas sur la forme. Il ne se met pas sur talonnettes, il ne rentre pas le ventre, ne regarde pas par en-dessous comme un beau gosse hollywoodien. Il est là, laid, contrefait, outrancier. Trop criard dans ses couleurs, trop difforme dans son allure, trop appuyé dans ses expressions. Un vrai pédagogue : on ne répète jamais assez, on n'explique jamais assez et c'est ce qui est excessif qui est signifiant. Alors j'en rajoute en veux-tu en voilà, et que je souligne bien tout, et que j'en passe des couches et des re-couches. Plus Simplet que moi tu peux toujours chercher, plus Grincheux ne se peut, plus Dormeur même pas peur. Cette sûreté de soi, cet épanouissement dans un absolu refus d'une quelconque évolution existentielle me calent dans l'instant. C'est comme ça et pas autrement, calme, clair et simple, et foin de la relativité quantique et de mon plan- retraite. « Quand je danse, je danse et quand je dors, je dors », disait Montaigne. Ca n'a l'air de rien, mais il faut parfois des années de psychanalyse pour en arriver là. Sans parler de la dépense. Mon nain, lui, ne m'a pas ruinée. Loin s'en faut.

Qui plus est, en matière de handicap surmonté, il se pose là. Le voit-on se plaindre ? Toujours industrieux, toujours à se rendre utile. Et que je te pousse brouette et que je te tire charrette, il y a belle lurette qu'il a inventé les jeux paralympiques. Toujours partant, avec ça. Haï ho, haï ho, qu'il parte au boulot ou en revienne. Petit mais musclé. Actif, habile. Pas un mot plus haut que l'autre. Et surtout, fixe. Le nain de jardin peut être détérioré, volé, balayé par la bourrasque ou recouvert par la neige, il ne prend jamais la décision de vous quitter. Il est là, il y reste. Il ne connaît ni l'adultère ni le divorce. Il ne pointe pas au chômage, ne joue pas au tiercé, ne reluque pas la voisine. Nain il est, nain il demeure, pour toujours avec vous.

Et pour les hommes ? Aucune rivalité ! L'homme qui met un nain dans son jardin ne craint pas la comparaison. Tout le contraire de celui qui exhibe une reproduction du David de Michel Ange, ou le penseur de Rodin, ou n'importe lequel des jolis Cupidon qui font se pâmer d'aise les promeneurs ou promeneuses dans les parcs. Le nain de jardin non seulement ne le complexe pas, mais encore il le valorise, le magnifie, le fait se sentir vivant, mobile,

altier, libre, jeune et tout puissant. Car enfin, c'est le propriétaire du nain qui décide de le mettre à gauche ou à droite du moulin. C'est lui qui va et vient comme bon lui semble ; qui opte pour un entretien obsessionnel ou un quasi-abandon, le laissant se recouvrir de boue, de crasse ou de poussière... C'est sa poupée à lui, son alibi pour assumer enfin sa frustration de ne pas avoir piqué celle de sa petite sœur, quand sous le sapin il l'eût en réalité préférée au train électrique. Les matchs de foot et les litres de bière n'y changeront rien, il y a chez le propriétaire masculin de nain de jardin une petite fille de cinq ans qui sommeille. Mais cette poupée porte barbe et gros nez, cherchez l'erreur. Pas vu, pas pris. Je me qualifie sans coming out. Je me dévoile sans rien m'avouer. Je joue sans prendre de risque. Je ne suis pas dans l'explicite. Je sauve les apparences et mon mariage. Et même mes petits enfants adorent mon nain. C'est vous dire le bon papi que je suis ! Mon ambiguïté, je l'affiche à Noël, quand je me déguise en distributeur de jouets, ma hotte sur le dos. Là enfin, je porte une robe, rouge qui plus est, et derrière ma barbe en coton, ma parentèle fait semblant de ne pas me reconnaître. Je m'amuse comme un fou. J'éprouve une joie que j'attribue au champagne et aux cadeaux. Tout le monde est dupe. Cela s'appelle une « fête de famille ». Je suis un nain grandeur nature, je suis devenu mon propre nain. C'est du travestissement, mais ce travestissement révèle mes abîmes. Grâce à mon nain je ne fais pas de dépression nerveuse, j'économise une psychanalyse et je fais l'impasse sur les anxiolytiques et les antidépresseurs. Il ne me coûte même pas l'estime de mes voisins, puisque je les amuse et que je sers de faire-valoir à leur bon goût. On est toujours le nain de l'autre.

Le nain ramène à l'enfance, certes. Mais si les adultes en décoorent leur jardin c'est parce que le nain porte en lui une symbolique sexuelle évidente. Il agit comme un clin d'œil qu'on se fait entre humains « hé, hé, on s'est compris, n'est-ce pas ? »

Il y a le bonnet, bien sûr : beau pénis rouge terminé d'un gland souvent incurvé, ce qui rassure tout le monde. Et puis la proportion de ce bonnet par rapport au reste du corps, pratiquement un tiers de la taille globale, qui dit mieux ? Et sa position capitale au sens étymologique du terme, c'est-à-dire en couvre-chef. Comment représenter de façon moins concrète la place majeure occupée par le sexe ? Pour les hommes c'est une mise en valeur, pour les femmes un émoustillement. D'ailleurs la céramique sexy ne s'y est pas trompée : on trouve des représentations de nains et naines copulant, des naines en string, des nains charriant leur sexe dans une brouette, et toutes les variations jardinières d'un sexe érectile : arroseur de pelouse, patère à outil, bineur, sarcleur, semeur de graines... Imaginations fertiles au travail !

Ceci ne fait que reprendre la symbolique gréco-latine de Priape, le protecteur des jardins. Avec son bonnet phrygien et sa verge géante, il servait d'épouvantail dans les vergers et éloignait le mauvais œil. En effet, comme les fruits piqués par les oiseaux ne pouvaient être vendus au marché, le lien avec le mauvais œil, qui entraînait la disette, était évident. La grosse verge lui venait de l'union de la guerre, - Mars-son-papa-, et de l'amour, - Aphrodite-sa-maman-, le sexe pourvoyeur de plaisir étant alors assimilé à une arme, sorte de canon à sperme puisqu'il était aussi le dieu de la fertilité. Et plus le canon était gros, n'est-ce pas... Mais comme il était aussi le protecteur des pêcheurs, ces derniers lui rendaient hommage en lui offrant des homards, dont la grosse pince rouge faisait écho, en version marine, à la verge turgescente de Priape. Les attributs de Priape étaient donc le sexe énorme et le homard.

Enfin, terminons par l'essentiel : le nain de jardin est bon marché. C'est donc un rêve démocratique, à la portée de tous. Nul besoin de vente chez Christie's ou de chinage à New York, on le trouve en jardinerie, en vide-grenier, sur internet... Pour une bouchée de pain, à chacun son nain ! Alors bien sûr, on le collectionne. D'aucuns en ont des centaines, le tout étant d'avoir un grand jardin. D'autres cherchent la rareté : le nain cul de jatte ou la naine bimbo. En matière de goût scabreux, douteux et scandaleux, l'imagination humaine est sans limite. La caractéristique de la vulgarité et de la médiocrité, c'est qu'elle est multipliée, reproduite et diffusée comme campagnols en champs de blé. Avec le nain de jardin, on mange à sa faim. Et pourquoi n'aurais-je pas le droit d'avoir un goût de chiotte, si, moi, le goût de chiotte, ça me botte ? Au nom de quel terrorisme intello qui se pince le nez devant les élans du peuple ? Le nain dit les trois choses essentielles de la vie : l'enfance ; le rêve ; le sexe. Kitsch, le nain ? Heureusement ! Puisqu'il est à notre image, petit, criard et obsédé.

LA BOULE A NEIGE

Celle qui était sur la cheminée de ma grand-mère, à Ancenis, représentait la Vierge de Lourdes en son rocher, baignée dans les paillettes d'une éternelle neige incongrue sous ce climat occitan. Devant elle, agenouillée, se tenait Bernadette en extase. Toutes deux enchâssées dans leur sphère de verre, loin de moi mais devant moi, elles me faisaient rêver. J'aimais leurs deux états : sous neige et hors neige. Hors neige je distinguais bien la mandorle rocailleuse de la Vierge en bleu et blanc, et l'arbuste fleuri poussant à ses pieds. Je distinguais aussi le voile blanc de Bernadette, sa robe bleue, et le ruisseau séparant les deux femmes... Puis j'agitais la boule, et le brouillage visuel renvoyait la scène à son mystère. Petite fille élevée au Maroc, je n'avais jamais vu la neige tomber. J'étais donc très bon public. Plus tard, en une période douloureuse de ma vie, je découvrirai à quel point la neige peut vous glacer et vous engloutir. Mais à ce moment-là, chez ma grand-mère du bord de Loire, cette neige pailletée qui ne mouillait pas me transportait dans le monde parfait des rêves enfantins. Et du rêve elle en avait la fugacité, puisqu'au bout de quelques secondes de suspension, elle se déposait à nouveau aux pieds des deux saintes qui reprenaient leur relief.

Mais en ce court instant, soudain, une séparation de plus était venue les éloigner de moi, les rendre floues, dissiper leurs contours, me les faire désirer, créer chez moi le manque d'elles. Alors j'agitais une nouvelle fois la boule, je me laissais hypnotiser, je n'en finissais plus, jusqu'à ce qu'une injonction de ma grand-mère à descendre dîner m'arrache à mon obsession d'autiste, à ma pathologie d'orpheline en mal d'affection protectrice. J'aurais donné dix ans de ma vie pour vivre à l'intérieur de cette boule, séparée du monde, de ses deuils précoces et de ses nuits d'abandon. Seul le grand écran du cinéma par la suite me procurerait pareille hypnose. Contempler les dieux aux banquets de l'Olympe, tapie dans la pénombre, et tenter de vivre « dedans », parmi ces êtres qui à l'époque étaient si beaux et si bien éclairés, m'apporterait le même apaisement ensorcelant que mes deux saintes sous la neige dans leur boule.

C'est ça, la vision du Paradis : que ce soit du semblable, mais en mieux. L'imagination ne comble que si elle est sous-tendue de réalité. Je veux être hors d'atteinte, certes, mais dans cet espace inatteignable je veux être au plus près de mes repères : la Vierge était habillée en Vierge, la bergère en double-de-Vierge version pauvre, rustique et adolescente, et rien ne me déstabilisait dans ce monde parfait. Je connaissais l'histoire par cœur, j'étais dans de l'attendu, du reconnu, du mémorisé, et j'étais en accord avec la dialectique qui m'était proposée : tu n'entreras jamais dedans, mais tu acceptes le pacte. Tu regardes, tu touches, tu secoues, tu agis sur le réceptacle enchanteur, mais tu ne violes pas le mystère, car tout ceci ne tient que par le respect que tu en as. Casser la boule n'eût fait que libérer le raz-de-marée du réel, qui se fût résumé à trois misérables miettes poudreuses et deux figurines de plastique terne. Quand le carrosse de Cendrillon redevient citrouille, c'est encore un légume de conte, une invraisemblance romanesque, un élément de l'enchantement.

Mais il en eût été autrement de ma boule à neige. Elle cassée, fini le rêve, dissipée la magie. Or, je voulais rêver. Les deux pieds sur terre, dans la chambre de ma grand-mère, je voulais rêver. C'est à ce prix que j'accepterai de m'adapter aux changements familiaux, aux déménagements, aux manques. La boule à neige m'a aidée. Le kitsch m'a sauvée. Le goût de chiotte c'est de l'absolu domestiqué, le feu du ciel capturé dans la cheminée, le Roi Soleil installé dans la casemate. Quoique je mette dans ma boule à neige, du moment que la saynète est isolée dans son globe de verre, vierges, pin-ups, mont st Michel ou joueur de foot, elle fabrique de l'idéal à portée de main et de modeste bourse... Je ne suis pas dupe de ce rêve, je ne fais pas de confusion. Moi je suis là. Les autres là-bas. Chaque chose est à sa place.

La folie est tenue à distance.

Le kitsch, ça devrait être remboursé par la sécurité sociale.

LE COUCOU SUISSE

On va tous mourir un jour : c'est le scoop du siècle. Quand ? C'est la question qui fâche. Les romains, toujours optimistes, nous disaient sur leur cadran solaire : « c'est peut-être la dernière heure que tu regardes (ultima forsan) ». Ou encore, d'une manière tout aussi engageante : « toutes blessent, la dernière tue (omnes vulnerant, ultima necat). Ces énergumènes-là n'avaient pas leur pareil pour donner le bourdon au gai pinson !

Nous, pour savoir que nous nous rapprochons de la mort, nous avons des horloges à aiguilles, autrefois à carillon et balancier, et qui sonnaient joliment les demi-heures et les heures ; aujourd'hui ultra-design, et qui bientôt, sans aiguilles et sans chiffres, se contenteront de nous communiquer l'avancée de notre déperdition neuronale pour nous aider à comprendre, comme à New York le montant de la dette du pays affiché sur écran géant, que notre dégradation est à point : bientôt kaput. Et si nous n'y sommes pas encore, nous nous dirigeons vers, et nous ne pouvons rien contre cet inexorable cours des choses.

Car il s'agit bien de cela, en dépit de tous nos divertissements, nains de jardin et boules à neige : nous sommes pris dans le fleuve du temps qui ne coule que dans un sens, l'estuaire de notre mort prochaine.

Toutes nos parades n'y pourront rien. On rallonge, on rallonge... on nie et on se ment, on oublie et on faiblit, de plus en plus, de plus en plus...

Toutes nos parades ? Non. Il en est une qui prend le mal à la racine, qui ne nie pas, qui ne ment pas, qui au contraire enfonce le clou, et que je te préviens et que je t'avertis, et si tu veux je te le chante, je te rappelle que la mort t'appelle, et même qu'elle te fait signe, tiens, écoute-là, elle te fait « Coucou ! Coucou ! », et de la plus guillerette des manières « coucou ! coucou ! On a rendez-vous ! hou hou ! ». C'est si délicieux qu'on en vient à attendre impatiemment que s'ouvre la porte et sorte l'oiseau. Et vlan ! Sa dernière sortie nous tuera.

Mais en attendant, quel régal ! Quelle ode à la vie ! Quel festival de couleurs, et de fleurs, et de cœurs, de bals musette, de chopes de bière, de valse amoureuses ! Les couples se tiennent par la taille, l'amour-toujours, toujours l'amour, eux ne vieilliront jamais, ne se désaimeront jamais, ils sont en bois, le petit oiseau est infatigable, son cri est joyeux, le chalet est guilleret, il sent bon l'âtre qui chauffe et la soupe qui fume (on peut inverser les termes), tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, la la la hi oh, la la la hi oh, on va tous mourir, on va tous mourir, mais pour le moment, moi qui regarde je suis vivant, et Dieu, que la vie est jolie !

Voilà ce que nous dit le coucou suisse : regardez comme la vie est jolie ! Buvez ! Dansez ! Chantez ! Aimez ! Enlacez-vous ! Embrassez-vous ! Plantez des fleurs ! Arrosez-les ! Faites de votre gourbi un chalet et de votre lucarne un balcon ! C'est le sempiternel conseil de la sagesse antique : carpe diem, cueille le jour ! Enjoy ! Goza ! Aproveita ! Profite, fils ! Kiffe, ma fille ! Et on emmerde les fâcheux.

Il dit tout ça, le coucou suisse ? Il dit tout ça, et même plus.

Tout d'abord il dit qu'il n'est pas suisse, le coucou suisse, mais allemand, et de la Forêt Noire précisément. Il a été inventé au 18ème siècle et si c'est un coucou qui sort, c'est parce que son chant est facile à imiter par une mécanique simple. Il fallait y penser : on annonce fort le temps qui passe, c'est pratique pour les aveugles et ça amuse les enfants. On fait dans le vernaculaire. On imite la nature environnante, les chalets qu'on voit de la fenêtre ; pour le balancier on met deux pommes de pins de la forêt noire, et le chant du coucou est incarné par l'oiseau-coucou lui-même. Voilà, le tour est joué. Ce n'est parce qu'on va mourir qu'il faut se prendre la tête.

C'est cette simplicité qui plaît. Le kitsch est toujours simple, voire simplet. Si j'habite en Forêt Noire, je fabrique un objet qui représente la Forêt Noire. Et si je suis touriste-kitsch, je rapporte ce qui est le plus évident : une Vierge de Lourdes, une cigale de Provence, une danseuse flamenco d'Andalousie, un coucou-suisse de Forêt Noire. Et surtout, que ce ne soit pas original, unique, hors-piste ou incongru. Le touriste kitsch n'est à l'aise que dans le grégaire, car le grégaire, -souvenir des forêts denses où rôdaient les bêtes féroces, humaines ou animales-, c'est la sécurité. Au moins je suis sûre de ne pas me tromper : je sais ce qu'il faut rapporter d'un endroit, puisque c'est ce que tout le monde rapporte. Et c'est aussi un pense-bête. Je suis certaine de ne pas oublier que je suis venue ici. Car je commence à ne pas retrouver ma voiture dans un parking, à ne plus savoir ce que j'y cherche face au tiroir ouvert, ce que j'y fais dans la pièce où je me suis déplacée. Là, au moins, comme le petit Poucet, je retrouve mon chemin du passé. Et si j'en fais un cadeau, je confie mon déplacement à la garde d'un autre qui pourra attester, lorsque la maladie d'Alzheimer m'enveloppera de ses ténèbres,

qu'il fut un temps où je me suis rendue en Forêt Noire, la preuve est là, ma chérie, écoute le coucou chanter, c'est toi qui me l'avais offert, le coucou qui chante ce n'est pas que dans ta tête malade, il existe vraiment, il est chez moi et j'en prends soin parce que je t'aime. Car le cadeau-kitsch gardé par l'ami (e) est une des plus grandes preuves d'amour qui se puissent donner.

Si tu gardes ma boule à neige, ma cigale de Provence ou mon coucou suisse, c'est que tu m'aimes, que tu m'aimes vraiment ! Nul besoin du fameux test « j'ai tué quelqu'un, tu m'aides à enterrer le corps ? » Non, il me semble que la conservation du coucou chanteur, même si, en pleine dépression de saturation on a fini par le planquer aux toilettes pour lui clouer le bec à jamais, franchit une étape supérieure dans la preuve amicale. Que chacun fasse son expérience : elle est imparable. Le stade ultime du gage de loyauté étant, bien sûr, dans l'exhibition du coucou. S'il est accroché sur un mur du salon, par exemple. Là, il ne s'agit peut-être plus d'amitié mais d'un aveu de passion totale, ravageuse et dévastatrice. Tout ceci se terminera par un pacs, l'adoption de quintuplés angolais, une promenade en gondole... Peut-être aussi dans un bain de sang. Cela dépend des tempéraments. Le coucou suisse mène à tout. Le kitsch agit comme un détecteur de mensonges : « comment ? Tu as bazzardé mon coucou suisse ? Tu ne m'aimes donc pas ? –pan ! Je te tue ! » Tant de mobiles n'ont pas été trouvés, alors qu'il suffisait de dénicher l'objet remisé au fond du placard pour mesurer la violence de l'offense et de la trahison. Et surtout le mépris de l'autre. « Toi et ton goût de chiotte », avait coutume de railler l'amie. Eh bien voilà. Deux balles dans le placard. Elle est pas kitsch, celle-là ? Des histoires de ce genre, il y en a plein les gazettes.

Bon. Revenons à notre goût grégaire, qui vient du fond des âges, quand la forêt giboyeuse était dangereuse et les routes peu sûres. C'est bon de faire comme tout le monde, d'être comme tout le monde, ça rompt le sentiment de solitude. C'est tellement dur, la solitude. De ne rien aimer de ce qu'aiment les autres, de ne rien faire comme eux, de ne goûter que le silence érémitique ou la traduction des glyphes pré-sumériens... Tant de ces excentriques-là se sont suicidés, ou ont été aperçus errants sur les routes. Rien de tel avec le goût du kitsch. Je suis satisfaite tout de suite. J'en vois partout des boutiques, à tous les prix. Je me sens portée par mes frères humains, intégrée dans la chaude communauté du sapiens-sapiens ; mon plaisir est immédiat, accessible, renouvelable, je suis face à un choix immense et ce que je ne trouve pas aujourd'hui, je l'aurai demain. Je n'ai aucune crainte, nulle appréhension. Même pas peur que ça se casse. En général ce qui est kitsch est en plastique ou en bois, casable en valise et enregistrable en soute. Nul risque de confiscation avant contrôle. Pas fous, les gars. Ils le voient bien, aux rayons X, que mon chalet bavarois ne vaut pas un pet de lapin. Ils risqueraient leur place pour ça ? Avec le kitsch je suis dans la propriété inviolable. Je me l'ai, je me le garde. Quel rêve ! Jamais un cambrioleur ne part avec votre coucou. Jamais une boule à neige n'a alerté le contrôle fiscal. Le kitsch, c'est le plaisir, la sécurité, le sommeil sur les deux oreilles. On pourrait tuer pour moins que ça.

Et puis, la symbolique du chalet au milieu des sapins, c'est Heidi, l'air pur, la chlorophylle si bonne pour la santé, le vrai lait des vraies vaches en alpages, la chaleur du foyer, le feu qui crépite, le chien qui dort, maman qui-est-en-haut-et-fait- des-gâteaux et papa-qui-est-en-bas-et-scie-du bois, petit Colas qui fait dodo et boit son chocolat... Tombe la neige et siffle le

vent, on est bien, au chaud tous ensemble, protégés comme oisillons en nid douillet. Le temps qui passe ? On s'en fout, il a suspendu son vol. La sortie du coucou à heure fixe est là pour en attester : notre bonheur et notre amour sont éternels. Rien ne peut altérer notre univers ordonné, propre, coquet. Le chalet de la Forêt Noire est l'inverse du cadran romain. Il nous dit que la mort n'existe pas, que le temps qui passe est une foutaise ; jeunes et beaux toujours nous serons, faisant notre joli tour en nous tenant par la taille ; le coucou ne vieillit pas, ne varie pas ; son chant reste le même, dans la forêt profonde ou dans notre salon. Il concrétise un fantasme. Or le rêve est ineffable, le réel n'a pas de prise sur lui. Brûlez-le, cassez-le, cachez-le, jetez-le : le besoin de bonheur bêta perdurera. Même les plus grands esprits l'ont cherché, sans le trouver, par manque de simplicité, par ambition, orgueil, condescendance et sophistication. Alors qu'il suffisait peut-être d'une faute de goût, la perfection n'étant pas de ce monde. Acceptons de nous tromper et la vérité nous sera révélée. Ne nous moquons pas du coucou-suisse, il a le pouvoir de nous consoler.

« Coucou ! Coucou ! Le temps passe, vous allez tous mourir ! » Nous dit le coucou-suisse-qui-n'est-pas-suisse. Puis il ajoute : » mais non, je blague ! »

LA PRESSE PEOPLE

« Quand ça a l'air, c'est que ça est », dit l'adage. On pourrait enchaîner sur la liste de tous les poncifs populaires : « pas de fumée sans feu... Qui vole un œuf vole un bœuf... Tel père, tel fils... A vieille mule, frein doré... Lèvres minces et nez pointu n'ont jamais rien valu... »

Remarques frappées au coin du bon sens, lui-même fruit d'un esprit réaliste se livrant à une observation fine de la vie. Quand un président de la République se fait conduire en scooter à 7 heures du matin, des croissants à la main, c'est rarement pour faire une surprise à son premier ministre... Ne reste plus, ensuite, qu'à trouver le nom de la belle qui loge à l'endroit où sont livrés les croissants, et l'on a un super scoop sur la nouvelle liaison dudit président. Ensuite il faut agir vite, avant les autres, avoir les photos, le texte, et hop ! Publier en amont ce que tout le monde saura plus tard, pour vendre, faire vivre le journal, et ne pas le laisser mourir, étouffé par internet, comme a crevé la presse sérieuse. Pas le temps d'avoir des preuves, des aveux, de l'officielle confirmation. Pas le temps d'avoir toujours un train de retard, pour cause de légalité d'enquête et d'intégrité d'information. C'est tout l'inverse : à la moindre alerte on fonce, tant pis si c'est faux, on interprète –le diable se cache dans les détails- au moins aurons-nous été les premiers et ne sommes-nous pas passés à côté de l'image qui frappe. Telle est la presse people, qui remarque –et zoome- sur le diamant qui brille au doigt de la star et annonce que « cette fois-ci, c'est du sérieux » ou zoome encore sur l'infime dilatation d'un ventre, supputant un coït suivi d'effet plutôt qu'une indigestion de frites-soda. Et bingo ! On

vend bien parce qu'on révèle un nouveau couple ou une prochaine naissance. Telle est la presse people.

De cette presse bien sûr on se gausse, on la méprise dans les dîners en ville, même si tout le monde chez le coiffeur s'étant jeté dessus, soixante pour cent de la conversation va tourner autour du dernier scandale. Mais en péjorant le sujet, en discréditant son intérêt, en crachant vipères et scorpions sur ce genre d'information. Indigne, tout ça. Trop kitsch, trop bas, trop sexe, trop fric, pour des commensaux ne lisant que Nietzsche, Lao Tseu ou les glyphes présumériens. Et pourtant, comme on se goberge des derniers potins ! Comme on se lèche les babines d'apprendre qu'en fait le pape est une femme et qu'en plus elle est gouine ! On attrape la grasse saucisse avec une moue de dégoût, mais entre les griffes d'argent de la pince à sucre, fichtre-diantre que cette grasse saucisse peut être délectable ! Le cerveau s'encaille en poussant des gloussements de bourgeoise découvrant l'orgasme... Il reniera ensuite cet instant d'égarement, mais en attendant il ne boude pas son plaisir, car il trouve là, photos à l'appui, ce qui fait se mouvoir l'Humanité : l'instinct de survie ; de reproduction ; de consommation. Je veux vivre, je veux bouffer, je veux baiser et je veux qu'on m'aime ! Toujours les mêmes pulsions, à toutes les époques. Et donc tout ça pour ça : des millions de morts, un roi et une reine guillotins en 1789, et puis un petit corse acoquiné d'une cougar se couronne empereur, et cette cougar à son tour dilapide l'argent de l'Etat avec encore moins de scrupules qu'une Marie-Antoinette s'offrant des diamants et conseillant au peuple, faute de pain, de manger de la brioche. Eternel retour des choses... Humaine Nature en multiples exemples illustrée.

Alors, contemporaine, la presse people ? Pas du tout ! Elle vient du fond des âges. Rêver devant des images fait partie de l'humain, les peintures pariétales en témoignent. On regarde avec notre œil actuel des scènes de chasse indéfinies qui représentaient les prises et les exploits de chasseurs bien définis, eux, et qui étaient en ces temps préhistoriques forcément nommés, et connus et reconnus pour leur valeur d'attaque et de précision. Ils étaient les rock stars du Cro-Magnon, les champions du foot australopithèque. D'ailleurs ils sont représentés, de façon sommaire, mais dans des saynètes où leur public devait repérer certaines anecdotes célèbres, narrées à la veillée pour endormir les petits. Et déjà ça jasait dans les cavernes, quand Gnouf piquait la femme de Gnif pendant qu'il traquait victorieusement le mammoth. Et Gnaf et Ginette, engrossées par deux mauviettes ne rapportant jamais rien, se délectaient de trouver des défauts aux champions pour se rassurer en se disant qu'ils n'étaient pas si parfaits et que somme toute leurs deux lopettes ne les trompaient pas, même s'ils ne se couvraient pas de gloire. Se rassurer détend. Rêver nourrit. Médire excite. Et plus l'autre tombe de haut plus sa chute réjouit, car enfin justice est faite, et le sentiment de Justice est inhérent au vivant. Distribuez la pâtée à la meute de chiens : vous avez intérêt à n'en oublier aucun.

De plus, dans la caverne ou dans le deux pièces-cuisine, après la fatigue du jour, le repos ne se trouve pas que dans le sommeil : on contemple la paroi ou on feuillette un magazine. On prend des nouvelles de l'autre monde, -moment de rêve-, et on se dit que finalement il ressemble au nôtre, instant de paix. Rassurée sur l'idée que je ne suis pas la plus mal lotie, je peux dormir tranquille sur mes deux oreilles de sapiens-sapiens. Demain il faudra repartir à l'attaque du quotidien.

Mais pour que ça marche il faut une transcendance. L'Olympe des grecs, la success-story des héros, les multiples coucheries de Zeus sous les hurlements de son épouse Héra, les demi-dieux, les nymphes, les Muses, les flèches de Cupidon et les travaux d'Hercule, tout ce beau monde qui n'avait pas besoin de travailler et buvait de l'hydromel aux champs Elyséens, faisait rêver le citoyen d'Athènes. Car, s'il pouvait philosopher sous le figuier et tomber amoureux du berger, il lui fallait tout de même gérer sa maison, l'acrimonie de son épouse frustrée, les querelles de son quartier et ses douleurs d'hémorroïdes en ces temps pédérastiques dépourvus de cortisone. Alors, il se racontait des histoires de mythologie. Là-haut, ni hémorroïdes ni berger volage, tout y était plus grand, plus vaste, plus passionnant. Mais dans ce rêve il aimait retrouver les mêmes désirs qu'en bas, les mêmes tromperies, les mêmes ruses et vilénies, les mêmes femmes lascives reluquant Apollon –et si on ne reluque pas Apollon, qui reluque-t-on ?-, tout pareil ! Le rêve ne fonctionne vraiment que sur appui identificatoire.

Idem pour la Bible, en plus tyrannique, puisque monothéiste. Le vieux Booz engrosse Ruth la Moabite (ah, ah), Dieu se fâche tout le temps, d'ailleurs on l'appelle le « Dieu jaloux ». Et ça tue, ça assassine, sacrifie et égorge à une cadence infernale, si je puis m'exprimer ainsi. Et, de la même façon que la lectrice de people appelle son fils comme celui du champion de foot, Tallula Bing Bing ou Scout Larue Basket Plash, les lecteurs de la Bible ont appelé les leurs « David » et « Sarah », « Zeus » et « Hephaïstos » étaient alors passés de mode.

Faisons un saut. Des dieux, on est passé aux rois et à leur cour. Il est aisé d'en imaginer les mœurs, sous les baldaquins des plus hautes tours. Il est également aisé d'imaginer l'existence du peuple, sans pain et sans feu. Mais certainement pas sans histoires, sans ragots, sans racontars et sans rumeurs. Il y avait déjà une gazette people au XVII^{ème} siècle, qui s'appelait « Le Mercure Galant » et qui colportait les aventures croustillantes de la noblesse. Et n'oublions pas cette version littéraire du people que sont les lettres de notre chère marquise de Sévigné, qui nous narre dans son style alerte et personnalisé les mariages et les visites royales, et aussi les vapeurs, les saignées et les attaques de goutte de toutes ces têtes poudrées, quand ce n'est pas leur sortie en bonnet de nuit dans la rue parce que le feu s'est déclaré en leur hôtel particulier, révélant ainsi leurs liaisons inavouées et leurs physiques disgraciés... Certes, la laitière du quartier ne lisait peut-être pas ces lettres, mais la duchesse oui, et celle-ci en discutait dans son salon devant la soubrette qui ensuite, tourte desservie, rencontrait dans la rue la laitière qui en livrant son lait livrait également les derniers potins, et patati et patata...

Puis vinrent les photos, et le peuple de ses propres yeux put se goberger de détails. Car l'image, depuis la peinture pariétale, l'ikonika grecque, l'imago latine, le portrait à l'huile, la photo d'identité ou le selfie d'aujourd'hui, est irremplaçable. Elle soigne dans notre cerveau une triple frustration primitive : ne pas pouvoir fixer le mouvement ; ne pas se contempler en pied ; ne pas concrétiser les événements du passé. En effet, sur les roches des grottes seuls sont représentés les animaux chassés, mais l'homme et la femme sont toujours sommairement évoqués, simples traits pour l'un, abréviation callipyge pour l'autre. Or, qu'est-ce qui intéresse l'Homme ? L'Homme. Qu'est-ce qui passionne le bébé promené au parc dans sa poussette ? Les autres bébés. A quoi réagit le chien laissé libre dans ce même parc ? Aux autres chiens. Donc, le mammifère n'éprouverait-il d'excitation que par appropriation ?

Assurément oui. Comment expliquer, sinon, le pouvoir de la pornographie ? De la publicité ? Des affiches électorales ? Des photos de classe ? Des albums de famille ?

Grâce à la photo je me vois moi, mais je vois aussi les autres, je vois le monde. Je suis tout-puissant. Dans la Bible il est dit que Dieu a créé l'Homme à son image. Alors, si Dieu lui-même a eu besoin d'images...

L'humain est homo-spéculaire. Il aime regarder les autres humains, fréquenter des restaurants pleins d'autres humains, se secouer en cadence au milieu d'autres humains. Pourquoi les reportages sur les singes nous intéressent-ils plus que ceux sur le bernard-l'hermite ? Parce que les faces simiesques nous ressemblent, pardi !

Regarder, donc. C'est passif et cela détend, tous nos loisirs de spectacles en attestent.

Mais regarder par le trou de la serrure, ça c'est mieux, c'est beaucoup mieux ! Je regarde et en même temps je surprends, je capte, je ravis, je m'approprie ce qui n'était destiné qu'à l'autre. La chasse, toujours la chasse. Je dévorais le mammoth, aujourd'hui je dévore du fait divers, c'est-à-dire de la chair humaine, l'interdit cannibale. Et je trouve ça délicieux. D'abord parce que j'ai la satisfaction du chasseur qui a saisi sa proie, ensuite parce que j'ingère son énergie, je siphonne son élan vital, je suce sa moelle, je restaure ma déperdition neuronale, je m'emplis de son vécu, de tout ce qu'il a et qui me manque, il est à moi, il me nourrit, m'enrichit, m'amplifie, grâce à lui je survis, je suis plus grand que je ne suis, puisque j'accède à ce qu'il refuse de me donner : son intimité.

Le mot est lâché : intimité. La substance de la presse people, c'est le dévoilement de l'intimité de l'autre, le strip-tease social offert en autant de petits peep-show qu'il y a de couvertures proposées aux étals des kiosques à journaux. En toute légalité, impunité, frugalité. Pour deux piécettes me voilà dans les alcôves « des déprimés qui ont du bol » et je partage leurs coucheries, leurs beuveries, leurs diverses fumeries sans risquer ni déchéance, ni contamination, ni arrestation, ni découvert sur mon compte en banque. Et je m'en priverais ? C'est du tourisme sans prendre l'avion, de l'anthropologie sans marcher en jungle, du journalisme sans rédiger d'article. Tout bénéf !

Et je m'y reconnais, hé, hé ! C'est de l'humain comme moi, ni plus ni moins. Moi aussi je couche, je fume, je bois, je trahis, je découche et je trompe. Seulement moi, je n'intéresse personne. Peinard, je suis. D'accord, faire un procès et gagner des mille et des cents sans sortir du lit, je ne puis. Mais j'apprécie tout de même de retrouver mon amant Gontran sans que ma bouchère le sache, en lousdé le mercredi dans un petit meublé pendant que nos gosses sont au centre aéré. On la paie assez cher, notre quiétude paparazzesque : petits salaires, économies sur tout, jamais de sorties. C'est pas comme eux, les nantis, les glorieux, les people. Eux, leurs balades, c'est en jet privé, pour se rendre dans des eaux turquoise où ils n'ont qu'à se dorer la pilule en buvant du champagne. Alors tant mieux s'ils y pleurent, s'ils s'y soûlent, s'y droguent, s'y cocufient à rendre caducs leurs liftings et incurable leur cirrhose. Bien fait pour leur gueule. Zavaient qu'à pas réussir, naître princesse ou fils de. Je suis bien vengée. Justice est faite, pour une fois ! J'exulte ! J'ai payé deux balles, et avec ces deux balles, j'ai ouvert la porte interdite, regardé tout mon soûl, et j'ai vérifié qu'ils étaient à la fois

les mêmes que moi et en même temps différents, comme les singes du zoo. L'autre fait les mêmes choses que moi, mais en mille fois mieux et en mille fois pire. Chez lui, tout est à la fois plus glamour et plus sordide. Compréhensible mais impardonnable. Je m'identifie et je rejette, c'est la catharsis janséniste. Racine sourit au Paradis. La vie des stars ? Non, merci ! Je fais réchauffer mon croque-monsieur et m'installe devant ma télé. Qu'est-ce que je suis bien...Jusqu'à la semaine prochaine, le prochain numéro, et le prochain suicide de la blonde-dont-la-gloire-ne-fait-pas-le-bonheur, qui m'amènera à la même conclusion et me fera exulter de la même manière.

Alors, pourquoi est-elle kitsch, la presse people ? Parce qu'elle révèle l'intime, et que l'intime, c'est le sexe, le fric, l'égoïsme, les zones d'ombre. Et que les zones d'ombre ce sont les déviances ; les défaillances ; les négligences morales, vestimentaires, alimentaires ; le surgissement de l'ordinaire dans l'extraordinaire.

Et c'est bien ce que nous sommes, nous les hommes. De l'ordinaire dans de l'extraordinaire. Au début, aucun scientifique n'eût parié un centime sur le fait que la paramécie nous compose du Mozart. Et ce même Mozart, pourvu d'un tube digestif, produisait des bruits intimes totalement disharmonieux.

La presse people nous assène cette vérité, partagée mais non avouée et encore moins assumée, comme tout ce qui est kitsch : la noblesse n'est que le produit sublimé de la bassesse.

LE SELFIE

Encore une fois, partons de la caverne. Que représentent toutes ces mains négatives sur ocre rouge ?

Ceci est ma main et elle était ici. Moi, Gnouf, je ne suis pas sûr d'exister tant que je ne vois pas de moi une trace concrète. Je ne sais pas à quoi je ressemble. Je regarde les autres, mais ils ne sont pas moi. J'ai bien compris que l'autre n'était pas moi. Quand Gnos est mort encorné par un auroch, l'autre jour, il est tombé à côté de moi. Tout près de moi mais il n'était pas moi. On l'a enterré et moi je suis vivant. C'est donc que je ne suis pas lui. Mais je n'en suis pas si sûr. Il y a des fois où je ne me sens pas singularisé, où je fais tout comme les autres. Pourtant ma main n'était pas comme celle de Gnos, qui elle-même différait de celle de

Gnèfe, mon frère, que je trouve beaucoup moins puissante que la mienne. Alors, comment savoir vraiment à quoi ressemble ma main ?

Et puis je sais que je vais mourir. Je vois bien que les chasseurs blessés ne se relèvent pas, qu'ils deviennent raides et froids et qu'une fois mis en terre, on ne les revoit plus. De même pour nos femmes qui meurent en couches. C'est ainsi mais c'est triste. Certes, on peut se manger les uns les autres, et se dire que la chair de Gnos va vivre en moi quand je l'aurai digérée, mais quelle image de Gnos me restera-t-il ? Et que restera-t-il de moi quand on m'aura mangé ? Mes os ? Les os des ours et des cerfs ne restituent en rien la puissance de leur course et de leur charge. Il manque leur regard, la couleur de leur fourrure, l'expression de leur peur quand ils sont traqués... Je sais qu'il en sera de même pour moi. Je sens en moi le besoin de poser ma marque, de penser que quand j'aurai fini mon temps, le dessin de ma main sera là pour attester que moi, Gnouf, j'étais dans cette grotte. J'ai existé. Je n'ai pas su dessiner notre gibier comme le fait Gnatoune, notre grand peintre. Je n'ai pas son talent. Mais même lui ne sait pas nous dessiner avec cette même présence qu'il donne aux vaches.

Alors pour poser ma marque il me reste la solution de la main négative. J'applique ma paume sur la paroi et je souffle de l'ocre dessus et tout autour. Ce n'est pas difficile. Quand j'enlève ma pression mon empreinte apparaît, me procurant un grand plaisir. Je ne suis pas un artiste comme Gnatoune, mais j'existe. Je n'ai pas son talent, mais j'existe. Je suis un bon chasseur, je nourris ma famille. J'existe. Je veux que cela se sache. Je ne veux pas mourir sans laisser plus de trace que le poisson qui traverse la rivière. Je sens en moi ce besoin puissant, et je vais au plus simple, au plus facile : je pose et je souffle. Plus, bien plus facile qu'une traque d'auroch, ou que les dessins de ce pauvre Gnatoune, courbé en deux sous la voûte et qui passe ses nuits à œuvrer aux flambeaux !

Ce n'est pas noble, la facilité, mais c'est satisfaisant. La facilité, c'est le talent des sans-talent.

Faisons un saut historique. Ensuite, il y a eu les portraits, les auto-portraits, les portraits de famille. Voici à quoi je ressemble, et ça, c'est mon petit chien. N'est-il pas mignon ? N'est-ce pas que tu partages avec moi le fait que je le trouve mignon, mon petit chien ? Comme ça, je ne suis pas seule à le trouver mignon. Parce que les autres ne le trouvent pas mignon, mon petit chien. Mais si je fais faire mon portrait avec mon petit chien que je trouve si mignon, tout le monde va le trouver mignon également et dans ce partage j'oublierai que je suis une jeune personne sans aucun intérêt, ni-belle-ni-moche, ni-riche-ni pauvre, ni-bête-ni-géniale, juste banale et cependant –c'est mon sentiment profond-, unique. Alors voilà. J'ai ma peinture en médaillon et je l'offre à mon fiancé pour qu'il rêve de moi là-bas, très loin, au son du canon. Je suis banale mais j'ai un fiancé et tout ce que je fais l'intéresse, même mon petit chien si mignon qu'il préfère que je dorlote plutôt que le fils du meunier qui n'est pas parti sous les canons, car il doit garder le moulin pour que le bourg ait du pain.

Je ne suis banale qu'aux yeux des autres. Mais aux miens et dans celui de mon fiancé –et que dire de mon petit chien !- je suis l'être sans lequel les choses ne seraient que ce qu'elles sont. Et la moindre image de moi le relie, sur son champ mortifère, au souffle aimant de la terre.

Faisons un saut historique. Nous voilà au temps du téléphone intelligent, le « smart phone ». Je peux me prendre en photo n'importe où, j'ai une perche pour ça. Je joue avec les monuments, je les soumetts à mon désir, les rapetisse, les chosifie, les réduis, les fais entrer dans le cadre étroit de mon univers narcissique et analphabète. Je pointe mon doigt sur le sommet de la tour Eiffel, je m'appuie sur la tour de Pise : les voilà accessoires de gag. Rien n'a d'importance, rien n'est sacralisé, sublimé, poétisé. Ce qui compte, c'est moi, ma personne en vacances à Paris, à Pise, à Ouagadougou et à Trifouillis-les-Pouillous. Comme je veux que mon petit être soit expansé, je valide chaque instant de ma vie par une image. Et comme je n'ai pas d'imagination, justement, j'adopte la pose, la moue, l'agencement des doigts des people dont j'envie la gloire et la fortune. Et d'un clic je diffuse, je ventile, j'éparpille, je sème aux quatre vents cette image qui me console de ne pas avoir produit d'œuvre, obtenu une stature politique, remporté une coupe du monde de football. Je voudrais tant que ma destinée fascine autrui. Lancer des modes, des lieux, être « culte », influent, incontournable, occuper toutes les conversations... Inoubliable, omniprésent. Clic et clac et clac et clic, me voilà, me voilà, me voilà... On n'a pas de moi la qualité mais on en a la quantité. Plus besoin de nain de jardin ni de boule à neige ni de coucou suisse, je suis de moi-même le kitschissime accessoire, je me selfie à outrance car je ne me suffis pas dans ma présence au monde, en tout cas, lui, en tant que tel, ne me suffit pas. Il faut que je m'y imprime. Mieux, que je me donne l'illusion de le dominer, en le façonnant à mon désir. Je ne sais pas que l'art, c'est tout le contraire. L'art, c'est le bœuf écorché de Rembrandt : je me laisse pourfendre par la vie, parce que ce sont dans mes entrailles à vif, en me travaillant au couteau, que je vais offrir ma vérité à mes frères humains. Mais le génie, le courage et les circonstances ne sont pas donnés à tout le monde.

Cela n'enlève rien à l'authenticité de mon besoin d'exister. Je suis un humain. Dans sa fraîcheur et ses limites. Heureusement que j'ai le selfie, qui, comme la bêtise, est la chose au monde la mieux partagée. Heureusement que le kitsch est là pour fédérer tous les habitants de cette planète, en autant de petites personnes photographiées dans leur isolement. Une fois de plus, le kitsch nous dit la vérité : est-ce que c'est acceptable, que personne ne sache que j'existe ? Est-ce que c'est acceptable, que personne ne sache à quoi ressemble ma pizza ?

Le Roi-Soleil avait son petit lever, son lever, son avant dîner, son dîner, son coucher... Auxquels les privilégiés de la cour assistaient. Nous, désormais, nous faisons mieux que Louis XIV. Nous avons mis l'humanité en coupe rase : elle est notre cour royale dont nous sommes le narcissique tyran. Plus aucune bière bue, chanson entendue, amis reçus, sans selfisation de l'événement. Que tout le monde le sache, que tout le monde le voie, le scrute, le détaille et l'envie ! Je suis merveilleuse, ma vie est merveilleuse, comme Paris, ma vie est une fête, tous les jours je suis à la fête, c'est chouette !

Cela procure une ivresse. Ce sont des bulles de champagne existentielles, un shoot de trip planétaire. Je me drogue à moi-même, je suis mon propre dealer, je m'auto-contemple et voudrais que tout le monde en fût autant, fût en manque de moi, en jouissance de moi, high avec moi, down sans moi. Je fournis à volonté, même pas besoin de demander, je clique et je

distribuée. Je vis pour témoigner de ma vie. Je suis devenue mon propre nain de jardin, une caricature de l'humain, stéréotypée, grimaçante et décorative. Et le pire, c'est que je suis contente, parce que, en dépit de tout, je suis vivante.

EPILOGUE

Le kitsch, même pas honte ! Mais existe-t-il un degré supplémentaire de kitsch, le kitsch et demie, celui sans lequel la vie serait un burger sans frites ?

Le kitsch et demie c'est le kitsch-confort. Que tous ceux qui osent porter des tongs avec des chaussettes, comme les geishas, me jettent la première pierre. En prévision des soirées frileuses je viens de m'offrir les indémodables charentaises à carreaux orange et marron qui, au fil du temps, se trouent et se replient sur le talon, et qui confèrent à la plus aérienne sylphide une démarche de mémère sur verglas. Foin des pantoufles-à-tata-Mumu ! Enfoncée, tata Mumu ! Comparées à mes charentaises, ses raquettes laineuses vanille-crevette sont des mules de princesse.

Voilà donc ma vie actuelle : mon nain de jardin égaie mon balconnet ; ma boule à neige luit sur ma cheminée ; mon coucou suisse-qui-n'est-pas-suisse anime ma maisonnée ; ma presse-

people détend mes soirées ; mes selfies élargissent le cercle de mes amitiés. Et mes charentaises me réchauffent toute l'année !

Bref, j'ai trouvé la clef du bonheur : je me réjouis de ce que j'ai et ne désire que ce qui est à ma portée. En somme, je suis médiocre et j'ai un goût de chiotte. Les pantoufles-à-tata-Mumu m'avaient prévenue : le kitsch dit toujours la Vérité.

C'est si médiocre que ça, la Vérité ?